

## Des films

### Jurgen Pesot et Florence Boité

Volume 3, numéro 2, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

#### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Pesot, J. & Boité, F. (1982). Compte rendu de [Des films]. *Ciné-Bulles*, 3(2), 4-5.

# Des films

Je ne peux m'empêcher de vous signaler trois films sortis récemment et qui m'ont particulièrement frappé: deux films québécois et un film allemand. Curieuse coïncidence, d'ailleurs: c'est comme si ces deux cinémas nationaux connaissaient actuellement un regain de vitalité! (Pour le cinéma allemand, c'est même évident; l'Élysée de Montréal, au moment où j'écris ces lignes, présente un film allemand dans chacune de ses salles. Pour le cinéma québécois, ce regain est peut-être encore plus rêvé que réel...)

*LA BÊTE LUMINEUSE*, de Pierre Perrault, une production de l'O.N.F. (16mm), 127 min.

Je suis loin d'être un amateur inconditionnel des films de Perrault. L'aspect "discours" qui les imprègne m'agace toujours plus ou moins, surtout que ce discours est constamment véhiculé par un personnage-vedette extrêmement bavard. "La bête lumineuse" n'en est pas exempt. Mais le film m'a impressionné quand même, parce qu'il est bien fait, parce qu'il porte les stigmates d'un auteur (malgré les apparences du documentaire), parce qu'il est ahurissant, triste et drôle à la fois, enfin parce qu'il constitue un morceau de bravoure sur le plan de la mise en scène. Oui, *mettre en scène* une dizaine d'hommes très virils mais très ordinaires, leur demander de *jouer* leur propre rôle et réussir, par je ne sais quelle sorte de magie, à créer avec ça un spectacle émouvant, cela tient de la bravoure! C'est à mon avis le meilleur film de Perrault depuis l'époque de l'Île-aux-Coudres.

*LAROSE, PIERROT ET LA LUCE*, de Claude Gagnon, une production de Yoshimura-Gagnon, distributeur: J.A. Lapointe

Ce film figurait sur la liste du marché du film à Rimouski. On en avait une copie vidéo. C'est après avoir vu je ne sais plus combien de films ou d'extraits de films pendant deux journées qu'on s'est ramassé à 11 heures du soir, "pour voir le début de LAROSE, pour en avoir une idée". Tu parles! Le film nous a tellement charmés qu'on était encore là à une heure du matin, rampant de fatigue. Je pense que c'est ça, le mot: charmant. Ce n'est pas le grand spectacle, il n'y a pas un "grand" scénario à la Ducharme, ce n'est ni du Lord ni du Lefebvre. C'est un petit film bien ficelé, bien rythmé, où l'on respire un air frais et où les acteurs se prêtent au jeu plus qu'ils ne jouent des rôles. Même Louise Portal entre dans son personnage qui n'a pourtant rien d'une Cordélia...

*LES ANNÉES DE PLOMB*, de Margarethe von Trotta, version allemande avec sous-titres français, 106 min., distributeur: Viva-Films

Bon Dieu que le titre est bien choisi! Je ne m'attendais pas à ce que le film soit léger-léger, mais je ne croyais pas non plus qu'il me bouleverserait autant. Jamais encore l'effet n'a été aussi physique. Une heure après

la projection, j'avais encore les larmes aux yeux, le souffle court, la démarche hésitante. Le sujet? Deux soeurs, soudées ensemble par le souvenir d'une foule de grands et de petits événements de leur enfance (l'image atroce d'un Christ agonisant, des images de bulldozers poussant des cadavres de Juifs, des images de chemisettes à boutons, des images d'un père bigot et intolérant: c'est ça, les années de plomb), se retrouvent brusquement dans des camps adverses: l'une, terroriste emprisonnée à force d'avoir posé des bombes pour le tiers-monde, l'autre, journaliste d'un journal féministe. Elles travaillent dans le même sens, mais avec des convictions et des moyens différents. Leur relation s'envenime, les sentiments se font violents, et leurs vies, qu'elles refusent néanmoins de séparer, s'en trouveront de plus en plus affectées jusqu'à ce que... jusqu'à cette fin sublime où l'enfant se met à parler...

J.P.

*MÉPHISTO*, d'Istvan Szabo, une production germano-hongroise, distributeur: René Malo

Adaptation du roman de Klaus Mann fils de Thomas Mann. Le personnage principal du film représente le beau-frère de Klaus Mann (Gustav Gründgens). Histoire d'un comédien, Hendrik Höfgen, qui pendant la montée du nazisme choisit de laisser tomber ses ambitions gauchisantes afin d'atteindre, par le pouvoir nazi, le succès du plus grand comédien de tous les temps.

Mephisto, personnage diabolique à double visage, évoque en parallèle l'Allemagne d'Hitler. Le personnage de Höfgen, assoiffé de pouvoir, nous pose la question de l'Art pour l'art et de l'Art par le pouvoir.

Pour cet art patriotique, il divorcera de sa femme, qui choisit l'exil plutôt que la compromission. Conseillé par le général nazi, il devra se débarrasser de sa maîtresse noire allemande qui risque fortement de lui nuire en "souillant" son image aryenne. Déchiré par cette dernière séparation, il se laisse dominer par le national-socialisme, jusqu'au jour où, traqué par des faisceaux de lumières violents et aveuglants, il se pose le dilemme de l'artiste: "que voulez-vous de moi, je ne suis qu'un comédien". En fin de compte, c'est le pouvoir qui triomphe sur l'Art dans l'arène politique.

Le jeu des acteurs est excellent surtout celui de Klaus Maria Brandauer. Le film a été tourné en allemand et la doublure française me semble fautive par moments. L'esthétique de l'image est en harmonie avec les situations présentées à l'écran, et la tension est présente constamment dans le film, que ce soit par les objets choisis, les couleurs, les lignes droites; lorsque Höfgen parle à sa future épouse dans les bois, les troncs d'arbres noirs et verticaux, ou lorsque le couple se parle au café désert de Paris, les boiseries parallèles, symbolisent bien les tensions du film.

F.B.

## A propos de Mephisto

Petites informations/anecdotes qui, sans apporter grand-chose à la compréhension du film, ne manquent cependant pas de saveur. Primo, le personnage principal du film, comédien de profession et de nature, connaît trois moments forts qui correspondent chacun à un rôle important au théâtre: un premier Mephisto à Hambourg, un second Mephisto à Berlin, puis, au faite de sa gloire, le théâtre d'État de Berlin qu'il dirige désormais met en scène **Hamlet** de Shakespeare. Parallèle croustillant: le Théâtre des 4 sous de Montréal présente en ce moment un **Hamlet** mis en scène cette fois-ci par Hausvater. Cela me donne le goût de revoir **Othello** d'Orson Welles... Secondo, le personnage d'Hendrik Höfgen est inspiré essentiellement de Gustav Gründgens (mais aussi de Veit Harlan, directeur de la cinématographie national-socialiste). Or ce grand comédien, on peut le voir à l'oeuvre dans **M le maudit** de Fritz Lang, où il joue le rôle d'un chef de la pègre qui, pour faire régner un ordre qui ressemble à la loi de la jungle, s'associe aux forces de l'ordre. Reconnaisant dans **M le maudit** une critique sourde du nazisme montant, le pouvoir interdit le film et offrit à Lang le poste que devait occuper plus tard Veit Harlan. Lang, fuyant la récupération (à laquelle succombe le Höfgen fictif), se réfugie à l'étranger (ce que Höfgen refuse de faire par deux fois). Gründgens, lui, reste en Allemagne... Tertio, j'ai eu, il y a quinze ans, la chance de voir Gründgens au théâtre. Devinez dans quel rôle! Dans celui de Mephisto (dans **Faust**, de Goethe).

J.P.

## Pour repenser le développement du cinéma québécois

(II)

### Une voie à choisir?

Qui aurait lu, dans les lignes qui précèdent (V. numéro précédent), l'amorce d'une prise de position tendancieuse, se trompe. Le fait est que, comme dans tous les débats de ce genre, où s'opposent gens de gauche et gens de droite, pauvres et riches, opprimés et favorisés, ou contestataires et conformistes, c'est par définition les premiers qui déterminent l'enjeu du débat, parce que c'est eux qui veulent changer la situation dans laquelle ils se trouvent. Mais cela n'est pas suffisant pour décider de la voie à emprunter.

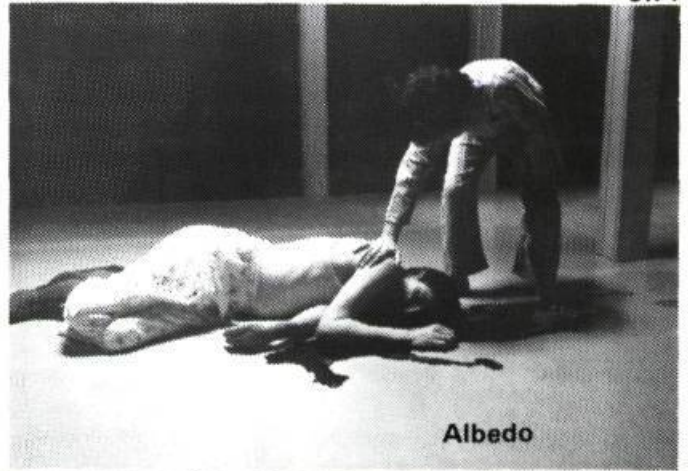
L'avant-garde est à l'avant-garde de quelque chose. La gauche, une fois ses revendications exaucées, devient la nouvelle droite, à moins de formuler de nouvelles revendications. Avant qu'un Godard puisse faire un cinéma destructeur du cinéma, il faut qu'il y ait un cinéma à détruire. Cette dialectique fondamentale s'applique aussi au

## Contacts

*Des membres de la Maison des Jeunes et de la Culture de Douarnenez (Bretagne) sont venus au Québec dernièrement, dans le cadre d'un stage de l'Office Franco-Québécois de la Jeunesse. Leur but était de rencontrer le plus possible de personnes et d'organismes ayant un rapport avec le cinéma québécois en général et avec le cinéma en milieu rural et maritime en particulier.*

*J'ai passé quelques très agréables moments avec ce groupe, lorsqu'il était de passage à Rimouski. Le cinéaste André Blanchard ("L'Hiver bleu"), qui travaille actuellement pour la station rimouskoise de Radio-Québec, était également parmi eux et nous a présenté son film "Beat". La rencontre a eu lieu d'abord dans les locaux de l'O.N.F., où les Bretons nous ont montré deux films de chez eux, dont "Cochon qui s'en dédit" (de Jean-Louis Le Tacon, prix Georges Sadoul 1980), pseudo-documentaire sur un jeune éleveur de porcs qui, au bout de quatre années, arrête tout, hanté par la merde, les microbes, la castration, la mort. Film fascinant, exemple d'un cinéma non seulement "direct", mais "complice". La rencontre s'est terminée par un repas sympathique dans un restaurant sympathique...*

J.P.



Albedo

cinéma québécois; il est normal, par exemple, que le cinéma conçu comme art et le cinéma conçu comme industrie co-existent. Bien plus: un cinéma purement artistique ou un cinéma d'auteur dénué de tout intérêt industriel (exemple: films d'Arthur Lamothe) est dans une position théoriquement aussi délicate qu'un cinéma purement industriel dénué de tout intérêt artistique (exemple: **Porky's**). Pour continuer avec les mêmes exemples, disons que, dans une certaine mesure, les films comme ceux de Lamothe ne pourraient pas exister s'il n'y avait pas de films comme **Porky's**. Je ne dis pas qu'il faut encourager les **Porky's**. Je veux dire que, à la fois sur le plan du contenu et du style et sur celui de l'infrastructure économique et technologique, le cinéma québécois est

(Suite p. 8)